Paroles de prophète: structures concentriques et chiastiques dans 'Carnets 78' d'Albert Cohen

Laurence Audéoud

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/studifrancesi/40143>

DOI : 10.4000/studifrancesi.40143

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2004

Pagination : 54-72

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Laurence Audéoud, « Paroles de prophète: structures concentriques et chiastiques dans 'Carnets 78' d'Albert Cohen », *Studi Francesi* [En ligne], 142 (XLVIII | I) | 2004, mis en ligne le 30 novembre 2015, consulté le 09 septembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/40143> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.40143>

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Paroles de prophète: structures concentriques et chiasmiques dans 'Carnets 78' d'Albert Cohen

L'œuvre d'Albert Cohen, dont la publication s'étend sur près de soixante ans¹, se situe à la croisée des chemins: héritière d'une tradition littéraire européenne, suffisamment assimilée pour être remise en question à travers la parodie, elle n'en est pas moins redevable à l'inspiration orientale et biblique, au point que les tensions parcourant l'écriture de cet écrivain amoureux fou du langage français, «son aimant bâtard et serviteur étranger», présentent des similitudes troublantes avec les tiraillements moraux du héros Solal, déchiré entre le désir fou de s'assimiler à la société des Gentils et le refus farouche de renier ses origines juives. De sa dette envers la littérature française, Cohen ne parle guère² et ce n'est pas sans une dose de provocation que, interrogé sur ses goûts littéraires, il cite le roi David et l'auteur du *Cantique des Cantiques* avant Ronsard, Baudelaire et Rimbaud; Isaïe et Ezéchiel avant Shakespeare, Stendhal, Tolstoï, Dostoïewsky et Dickens³. Or cet héritage biblique, hautement revendiqué, est d'autant plus malaisé à cerner qu'il n'a suscité aucun commentaire de la part de l'auteur, si ce n'est sa référence constante à Moïse et aux prophètes, ainsi que sa pratique déclarée et assidue de l'Ancien Testament. Le consensus selon lequel Albert Cohen est lui-même un prophète, au vrai sens du terme, se dégage de tant d'articles que l'on s'attendrait à voir justifiée une telle appellation dans une perspective à la fois littéraire et stylistique. Le fait est que, depuis les années 1980, époque où les premiers ouvrages critiques ont été publiés, le flou caractérisant la plupart des écrits antérieurs a fait place à des analyses qui, pour être parfois d'une grande pénétration, n'en demeurent pas moins isolées. En 1982, Denise Goitein-Galperin est la première à consacrer un chapitre de son ouvrage⁴ au «juif rabâchage», sur lequel la critique s'étendra tant par la suite, et à trouver une explication au «jeu de répétitions des thèmes, des figures, des symboles» dans la référence constante de Cohen à ses prophètes, «saints ressasseurs» porteurs comme lui d'une vérité qu'il n'a de cesse de clamer⁵.

Il faut attendre 1993 pour que la filiation biblique, évoquée jusque-là en termes très généraux, soit envisagée de manière scientifique par Alain Schaffner dans une thèse⁶ dont il reprendra le sujet, deux ans plus tard, dans les Actes du Colloque international du Centenaire d'Albert Cohen⁷, où il analyse un texte resté longtemps

(1) Poèmes: *Paroles Juives*, Genève, Kunding, 1921, Paris, G. Gres. Nouvelles: *Projection ou après-minuit à Genève*, Nouvelle Revue Française, octobre 1922; *Mort de Charlot*, Nouvelle Revue Française, juin 1923. Romans: *Solal*, Paris, Gallimard, 1930; *Mangeclous*, Paris, Gallimard, 1938; *Belle du Seigneur*, Paris, Gallimard, 1968, *Les Valeureux*, Paris, Gallimard, 1969. Pièce en un acte: *Ezéchiel*, Nouvelle Revue Juive, Palestine, 1930. Œuvres autobiographiques: *Le Livre de ma mère*, Paris, Gallimard, 1954; *O vous frères humains*, Paris, Gallimard, 1972; *Carnets 78*, Paris, Gallimard, 1979.

Les textes de Cohen seront cités dans les éditions suivantes: *Belle du Seigneur*, Paris, Gallimard, 1986, «Bibliothèque de la Pléiade», *Paroles Juives*, *Solal*, *Mangeclous*, *Les Valeureux*, *O vous frères humains*, *Le livre de ma mère*, *Carnets 78*, Paris, Gallimard, 1993, «Bibliothèque de la Pléiade».

(2) Voir *Albert Cohen et la tradition littéraire: filiations et ruptures* (I), «Cahiers Albert Cohen»,

II, septembre 1992; *Albert Cohen et la tradition littéraire: filiations et ruptures* (II), *ibid.*, III, septembre 1993.

(3) Voir l'interview de J. Buenzod: *Je suis un archer qui tire dans le noir*, «Le Journal de Genève», 20-21 décembre 1969.

(4) Denise Goitein-Galperin se propose de «retracer l'histoire de la naissance du célébrant (d'Israël), de l'éclosion et de l'élaboration de l'épopée, et de dire le poids, la densité, le charme singulier du chant d'Albert Cohen», *Visage de mon peuple*, Paris, Nizet, 1982, p. 9.

(5) *Ibid.*, p. 191.

(6) Thèse remaniée et publiée sous le titre A. SCHAFFNER, *Le goût de l'absolu. L'enjeu sacré de la littérature dans l'œuvre d'Albert Cohen*, Paris, Champion, 1999.

(7) «*Paroles Juives*»: *Cohen avant Cohen*, «Actes du Colloque international du Centenaire d'Albert Cohen», 6-7 sept. 1995, numéro spécial de «Roman 20-50», 1997, pp. 69-85.

dans l'ombre, le premier et unique recueil de poèmes *Paroles Juives*, publié en 1921, réédité en 1993 dans la Bibliothèque de la Pléiade. Après avoir spécifié que Cohen ne s'interdisait pas de puiser dans la tradition poétique française, Schaffner délimite la triple source d'inspiration biblique du recueil: celle des *Psaumes*, des textes prophétiques et du *Cantique des Cantiques*⁸. Donnant un rapide aperçu des procédés utilisés, il souligne la fréquence des interjections et des apostrophes qui «caractérisent un texte dont l'un des objectifs est de restituer la spontanéité du discours oral et de l'exhortation prophétique», la surreprésentation de l'interdiction, forme fréquente du commandement biblique⁹, ainsi que la présence massive des répétitions et des reprises anaphoriques. «Toute l'œuvre d'Albert Cohen semble ainsi issue de la volonté de justifier le nom de *Cohen*, qui signifie prêtre en hébreu» avance Schaffner qui ajoute aussitôt: «le prophète du judaïsme le plus intransigeant est déjà travaillé par les forces de l'incrédulité. Il parle de cette même “voix incrédule” [...] qui s'exprimera, près de soixante ans plus tard, dans les *Carnets*, inchangée»¹⁰. Il attire également l'attention sur un point fondamental, celui de la réécriture littérale, des expressions ainsi que des passages entiers ayant été conservés dans les œuvres successives¹¹. La répétition littérale, qui se situe dans le droit fil de la répétition biblique, particulièrement sous son aspect prophétique, assure «la permanence de la sacralité à l'intérieur d'une œuvre concentrique qui progresse en se nourrissant de sa propre substance et en modulant ses variations autour d'un noyau inchangé»¹². Schaffner rappelle enfin que la phrase cohénienne est affectée par l'héritage biblique jusque dans sa structure syntaxique, l'un de ses traits dominants étant la relative rareté de l'hypotaxe, et la fréquence de la parataxe asyndétique ou polysyndétique, comme dans l'écriture biblique qui présente, ainsi que le souligne Northrop Frye, «des séquences impitoyables de courtes unités de phrases reliées par “et” (wa)»¹³. Dans une thèse publiée en 1996, Bertrand Georgen consacre une dizaine de pages à l'observation de répétitions qu'il choisit d'appeler «bibliques»¹⁴, dont il donne un aperçu en analysant l'incipit de *Belle du Seigneur*¹⁵. Il rapproche ce texte lyrique des *Psaumes* et du *Cantique des Cantiques* et y relève plusieurs formes de répétitions, à savoir l'épanaphore, l'épiphore, l'anadiplose et le chiasme, avant de souligner la solennité de la formule biblique «et voici», traduction de l'hébreu *Véhiné*. Si «l'étude détaillée de ce style, de ses avatars cohéniens et de ses similarités avec la poésie biblique, mériterait à elle seule un travail de thèse», Georgen considère que la recherche de tous les passages autobiographiques «où se déploie cette écriture tout en ressassements rythmés», vu leur nombre, tiendrait de

(8) Schaffner écrit: «La diversité de ses sources bibliques ajoute d'ailleurs au caractère hétérogène du recueil plutôt qu'elle ne contribue à l'unifier» (*ibid.*, p. 72).

(9) *Ibid.*, p. 73.

(10) *Ibid.*, p. 75.

(11) «*Paroles juives*, recueil renié, a continué à vivre dans le reste de l'œuvre, non seulement en l'ensemencant de sa thématique et de ses audaces stylistiques, mais aussi littéralement», (*ibid.*, p. 84). Pour ne citer qu'un exemple de cette migration transgénérique relevée par Schaffner, rappelons le défi aux ennemis d'Israël, «repris dans le grand monologue de Solal dans *Belle du Seigneur* (p. 898), sous une forme très résumée, avant d'être intégré dans les *Carnets*, à la date du 18 mai (pp. 1167-1168), au prix de légères modifications». *Id.*, pp. 84-85. Schaffner reviendra sur ce procédé, qu'il analyse en détail dans une partie intitulée «La réécriture littérale, “juif rabâchage”», (*op. cit.*, pp. 311-320).

(12) *Ibid.*, p. 320. Il est significatif que Schaffner soit le premier à utiliser l'adjectif «concentrique» à propos de l'œuvre de Cohen. On relève une seconde occurrence de ce terme à la fin de l'ouvrage: «Si l'on a pu considérer l'écriture de Cohen comme obsessionnelle et concentrique, on peut aussi en faire le lieu d'une dynamique tourbillonnante de la phrase, luttant pour restaurer l'unité perdue contre une dualité qui la menace de toutes parts» (*ibid.*, p. 380).

(13) N. FRYE, *Le Grand code*, Paris, Seuil, 1984, «Poétique», p. 280, cité par Schaffner, *op. cit.*, pp. 385-386.

(14) B. GEORGEN, *Dialogues et dialogisme dans l'œuvre d'Albert Cohen*, Amiens, Presses Universitaires du Septentrion, 1996, pp. 274-283.

(15) «Le nombre des pages écrites en style biblique est élevé au point qu'il nous a paru préférable d'analyser d'un peu plus près une page significative plutôt que de multiplier les échantillons» (*ibid.*, pp. 278-279).

la gageure¹⁶. Robert Elbaz aborde quant à lui, sans toutefois l'approfondir, une autre facette de cette même filiation¹⁷ en mettant en relation directe le besoin de Cohen de réécrire dans *O vous frères humains* l'épisode du camelot - qui faisait déjà l'objet du récit «Jour de mes dix ans»¹⁸ - avec les «stratégies discursives de la litanie et de l'exhortation (qui) impliquent un processus de répétition, du moins pour ce qui est du texte biblique»¹⁹. Le fait que le premier roman de la saga, *Solal*, s'ouvre sur une citation biblique permet «dès le départ, l'inscription, dans le texte, du procès de répétition orale et du rapport entre l'oralité et l'écriture, pour ce qui est de la performance orale du texte biblique écrit, qui relève de la praxis hébraïque»²⁰. Rappelons, à ce propos, le rapport étroit qu'entretient Cohen avec l'oralité puisqu'après un premier jet couché sur le papier, il a toujours redicté son texte, et ce plusieurs fois de suite, dans ce qu'il appelait lui-même «une prolifération glorieusement cancéreuse». Elbaz rapproche d'ailleurs l'usage de la parenthèse cohénienne, utilisée de manière redondante comme réceptacle des intrusions d'auteur, de celui des couronnes perchées sur certaines lettres de l'alphabet hébraïque, dans le parchemin du texte de la Thora, et qui, dénuées de fonction décorative, constituent des réservoirs narratifs et discursifs rappelant l'oralité du texte²¹. Il relève enfin la présence, dans tous les romans, de citations bibliques, tantôt traduites en français, tantôt laissées en hébreu, tantôt incorporées au texte²². Claire Stolz, qui reconnaît que la judéité de Cohen ressort de toutes les facettes du roman, «en particulier par les allusions et les citations de la Bible et du Talmud, y compris quand elles sont inventées»²³, est la première à avoir envisagé *Belle du seigneur* dans une perspective sémiostylistique et à s'être livrée à l'étude de la phrase cohénienne, marquée non seulement par un dialogisme interne, mais aussi par une polyphonie externe, c'est-à-dire «par une référence constante au reste de la littérature»²⁴. Selon elle, deux interlocuteurs sont privilégiés : d'abord, des œuvres célèbres, dont la Bible, ensuite d'autres genres littéraires, en particulier le lyrisme, l'épopée et le réalisme. Analysant la structure phrastique des monologues autonomes du héros Solal, l'auteur fait remarquer que, loin d'être des soliloques, ils font fréquemment appel à une véritable interlocution et sont caractérisés par «l'importance des figures d'allocution traitées soit selon la tradition biblique et épique avec un travail

(16) *Ibid.*, p. 281.

(17) R. ELBAZ, *Albert Cohen ou la pléthore du discours narratif*, Paris, PubliSud, 2000.

(18) Ce récit, publié en deux parties dans «La France libre», n.57, 16 juillet 1954, pp. 193-200 et n. 58, 15 août 1945, pp. 287-94, est absent de l'édition des *Œuvres* dans la «Bibliothèque de la Pléiade».

(19) *Op. cit.*, p. 21.

(20) *Ibid.*, p. 54.

(21) *Ibid.*, p. 53.

(22) Ainsi, lorsque Saltiel évoque la femme qu'il voudrait voir épouser son neveu, il le fait avec des mots du *Cantique des Cantiques* transposés tels quels, «comme si le texte biblique pénétrait de façon tout à fait inconsciente dans le texte du roman» (*ibid.*, p. 55). Elbaz affirme par ailleurs que Cohen maîtrisait parfaitement la langue hébraïque, et plus précisément l'hébreu biblique. Or une telle assertion est en totale opposition avec ce que Christelle Peyrefitte écrit dans la chronologie de la «Pléiade», à savoir qu'en 1950 il a été offert à Cohen un poste d'ambassadeur de l'État d'Israël, au terme d'une formation d'un an qui lui aurait permis d'apprendre l'hébreu, proposition déclinée par l'écrivain. Ces propos sont confirmés par Ca-

role Auroy (*Albert Cohen une quête solaire*, Paris, Presses Universitaires Paris-Sorbonne, 1996) qui a consulté une édition protestante et genevoise de la Bible suivant une traduction familière à Albert Cohen lui-même, ainsi que le lui a indiqué Denise Goitein-Galperin : il s'agit de *La Sainte Bible*, traduction de Louis Second, version revue 1975, Nouvelle édition de Genève, 1979. On peut s'étonner de la divergence de tels propos sur un sujet aussi important : nous pouvons tenir comme un fait acquis que Cohen, juif corfiote de nationalité ottomane avant d'être naturalisé citoyen suisse, parlait en famille un dialecte vénitien, et qu'il a appris le français à Marseille où il a débarqué à l'âge de cinq ans. Il n'est donc pas incongru, dans ces conditions, de penser qu'il ne connaissait pas l'hébreu et que les citations insérées en langue originale dans ses romans ne constituent pas une preuve de sa compétence linguistique dans ce domaine.

(23) CL. STOLZ, *La polyphonie dans Belle du Seigneur d'Albert Cohen, pour une approche sémiolinguistique*, Paris, Champion, 1998, p. 331.

(24) *Esthétique de la phrase (I) : le récit.*, «Cahiers Albert Cohen», VIII, septembre 1998, p. 275.

important sur les figures de répétition, soit selon la tradition de la lyrique amoureuse occidentale [...], soit enfin sur le mode pathétique, ou au contraire polémique»²⁵.

Ce rapide aperçu critique montre, d'une part, que bien du terrain reste à défricher, d'autre part, que cette filiation biblique se place principalement sous le sceau de la répétition. Or, afin de définir dans quelle mesure les déterminations langagières de l'instance discursive cohénienne sont redevables au modèle biblique - corpus circonscrit aux *Écrits poétiques* ainsi qu'au *Livre des Prophètes* - il nous faut interpellier les spécialistes de l'exégèse biblique²⁶. Ces derniers ont montré que dans la Bible, les Hébreux, ignorants des conventions poétiques, recouraient constamment à la répétition de pensées, de termes, d'images, de sons, de rythmes. C'est pourquoi l'une des constantes de cette poésie est le parallélisme, que l'anglais Robert Lowth - qui en 1753 a illustré le principe fondamental de la rhétorique biblique - définit dans sa célèbre 19^{ème} leçon, comme «parallelismus membrorum», s'appliquant aussi bien au mot, à la phrase dans son intégralité ou aux distiques qui la composent²⁷. Cette poésie repose sur un jeu de rapport, de nature fort variée, entre chacun des deux ou trois membres du vers²⁸. Si Lowth, dont le but déclaré était de montrer que la composition des livres poétiques de la Bible hébraïque se retrouvaient dans les prophètes, peut être considéré comme le père de la critique poétique hébraïque, il est totalement passé à côté des structures concentriques, alors qu'un de ses contemporains, l'exégète allemand Jean-Albert Bengel, avait relevé quelques années auparavant la présence et l'importance de ce qu'il appelait «le chiasme inversé ou à rebours»²⁹. Or, si la conscience de la structure concentrique existe dans le monde juif dès le XIV^e siècle, comme le rappelle Roland Meynet³⁰, il faut attendre le XIX^e siècle pour que les intuitions de Bengel et les recherches de Lowth débouchent sur des travaux d'exégèse. John Jebb, en 1820, prend en examen le «*chiasmus inversus*», qu'il rebaptise «in-

(25) *Esthétique de la phrase* (II): les discours., ibid., p. 330. Ces considérations nous semblent tout à fait adaptables à la voix narrative des *Carnets*, d'autant que Solal représente, on le sait, un double du narrateur des œuvres autobiographiques, de même que le personnage de Mangelous est le double comique et grotesque de Solal.

(26) A noter qu'il est malaisé de mettre la main sur les ouvrages de trois auteurs majeurs dans ce domaine: John Jebb, Thomas Boys et John Forbes, alors que la traduction par M. Sicard, de l'œuvre-phare de Robert Lowth (*Leçons sur la poésie sacrée des Hébreux*) datant de 1812, peut être consultée au Fond Ancien de la Bibliothèque municipale de la Part-Dieu à Lyon. Nous devons à R. MEYNET, *L'analyse rhétorique*, Paris, Les éditions du Cerf, 1989, d'avoir proposé une traduction et un commentaire des passages névralgiques des œuvres des auteurs sus-nommés, non sans avoir spécifié que leurs œuvres, introuvables en France, en Italie et en Israël - même dans les meilleures bibliothèques spécialisées de l'Institut Biblique Pontifical de Rome et de l'Ecole biblique et Archéologique Française de Jérusalem - sont conservées à la Bodleian Library d'Oxford.

(27) *De Sacra Poesi Hebraeorum Praelectiones Academiae Oxonii habitae*, Oxford, 1753 (traductions: *Lectures on the Sacred Poetry of the Hebrews*, trans. by G. Gregory, A new ed. by C.E. Stowe, Andover, 1829; *Leçons sur la poésie sacrée des Hébreux traduites pour la première fois en français du latin du Dr Lowth* par M. Sicard, Lyon, 1812 (2^{ème} éd. Seguin aîné, Avignon, 1839); *Cours de poésie sacrée*

par le Dr Lowth traduit pour la première fois du latin en français par F. Roger, Paris, 1813).

(28) Lowth distingue trois types de parallélismes. Le premier est le parallélisme synonyme, où les deux membres expriment la même idée avec des mots différents. Le deuxième, très fréquent dans les *Proverbes de Salomon*, est le parallélisme antithétique, qui joue sur le contraste en opposant un segment à un autre. Le troisième est le parallélisme synthétique, dans lequel une pensée se complète à l'aide de celle qui la suit. Il peut être de type constructif lorsque la structure du premier terme est semblable à celle du second; de type litanique lorsqu'un redoublement produit une sorte de leit-motif lancinant ou monotone, de type climacique, sur un rythme ternaire, formé par la répétition de mots semblables et l'addition, à chaque fois, d'un nouvel élément. Voir sur ce sujet R. MEYNET *op. cit.*, pp. 25-36.

(29) J. A. BENDEL, *Gnomon Novi Testamenti*, Tubingen, 1742. Cité par Meynet (*op. cit.*, p. 44).

(30) «En effet un texte de la Kaballe [note de Meynet: Manuscrit n.214 du Vatican (voir *Encyclopedia Judaica*, t. 2, 1971, col. 1368)] interprète le Psaume 67 comme représentant la menorah, le chandelier à sept branches. Sa composition concentrique, analogue à celle de la menorah, sera dès lors très communément représentée matériellement chez les juifs orientaux [...]. Il faut cependant reconnaître que cela semble un fait isolé qui n'a pas entraîné la découverte de cette structure dans d'autres textes.», (*op. cit.*, p. 48).

troverted parallelism», et qu'il définit de la manière suivante: «Il existe des strophes construites de telle manière que, quel que soit le nombre des lignes, la première est parallèle à la dernière, la seconde à l'avant-dernière, et ainsi de suite, dans un ordre qui converge vers l'intérieur, ou, pour emprunter une expression militaire, des flancs vers le centre.[...] Certains sont disposés à soutenir que cette figure est si fréquente et si fortement marquée dans la Bible, qu'on peut à juste titre la considérer comme un hébraïsme, et - je suis disposé à le croire - comme un trait spécifique de la poésie hébraïque»³¹. C'est en 1824 que Thomas Boys publie un premier ouvrage où, dans le sillage de Jebb, il insiste sur le «parallélisme inversé», dont il présente 29 exemples, découverts dans le Nouveau Testament³². Dans son second ouvrage il montre, entre autres, que «le distique parallèle contient aussi bien le principe du parallélisme alterné que celui du parallélisme inversé, et qu'il se trouve non seulement dans les livres poétiques mais dans les récits»³³. Boys propose de nouveaux exemples de forme inversée, qu'il considère comme «les traces les plus évidentes de l'art, de l'invention et de l'intention», en précisant que dans les écritures Hébraïques, ce genre de construction est beaucoup plus commun qu'on ne l'imagine généralement et que «la plupart du temps, l'extrême fidélité de nos traducteurs a préservé l'arrangement de l'original»³⁴. L'héritage des exégètes anglais du XIX^e siècle est recueilli par un américain, Nils Wilhelm Lund³⁵, convaincu que «pour comprendre le sens de certains passages, pour résoudre quelques problèmes textuels anciens, pour soulever de nouvelles questions, et pour apprécier littérairement les écrits du Nouveau Testament, l'étude du chiasme donnera sûrement des résultats importants»³⁶. Lund délimite son corpus à des passages caractéristiques de la Loi, des Prophètes et des Psaumes afin de déterminer les lois gouvernant les structures chiasmatiques, puis aux épîtres et aux Évangiles pour voir sous quelle forme cette disposition se retrouve dans le Nouveau Testament³⁷.

Il ressort de ces recherches qu'une nette différenciation s'impose entre la définition de chiasme, «figure de composition où quatre éléments en rapport deux à deux se répondent de façon croisée: A B / B' A' (qui) se distingue du «concentrisme» par l'absence d'élément central» et celle de concentrisme: «figure de composition où les éléments, au nombre d'au moins cinq, sont disposés de manière concentrique A B C D E / x / E' D' C' B' A' autour d'un élément central (qui peut être une unité de l'un quelconque des niveaux de l'organisation textuelle)»³⁸. La structure concentrique,

(31) J. JEBB, *Sacred Literature*, London, Cadell & Davis, 1820, cité par Meynet (*ibid.*, pp. 56, 62). La seconde partie de la citation est jugée assez significative par Meynet pour être citée une seconde fois, dans sa conclusion, p. 312.

(32) TH. BOYS, *Tactica sacra*, Londres, T. Hamilton, 1824.

(33) Id., *A key to the Book of the Psalms*, Londres, Sheeley, 1825. Cité par Meynet (*op.cit.*, pp. 84, 86, 87).

(34) *Ibid.*, cité par Meynet, (*op.cit.*, pp. 95, 100). Voici un exemple de parallélisme inversé proposé par Boys:

a Ils le rendent jaloux
b Par des [dieux] étrangers;
b' Par des abominations
a' Ils l'irritent. (Deutéronome 32, 16)

Boys analyse ici un exemple d'arrangement inversé comportant quatre membres. Il procède de la même façon pour les structures à six et huit membres. Meynet rappelle que «Boys est le premier à souligner les correspondances par l'usage des lettres a, b b', etc (en plus des marges différentes que Jebb avait déjà utilisées)». Il choisit quant à lui, pour des raisons de commodité, de remplacer les lettres italiques (a.b.)

par les mêmes lettres suivies de l'apostrophe (a'b, b'; à lire «a prime»...) et de supprimer le point qui suit chaque lettre. *Op.cit.*, pp. 80-81. Nous opterons, quant à nous, pour les mêmes lettres suivies de numéros, sur le modèle A1 B1 B2 A2, disposition à notre avis plus claire, d'autant que les structures concentriques relevées dans *Les Carnets* comportent de nombreux segments.

(35) N. W. LUND, *The presence of the Chiasmus in the Old Testament*, «AJSL», 46, 1929-30, p. 104-128.

(36) Id., *Chiasmus in the New Testament*, University of North Carolina Press, Chapel Hill, 1942. Meynet rappelle que si le titre met l'accent sur les structures concentriques, Lund n'en oublie pas pour autant de prendre en considération les structures parallèles.

(37) Après avoir formulé sept lois, dont la première est que «le centre est toujours le tournant.», Lund analyse 28 textes de l'Ancien Testament, dont Meynet présente les plus significatifs (*op.cit.*, pp. 146-147).

(38) R. MEYNET, *op. cit.*, p. 330 (*Lexique des termes techniques*).

composition savamment élaborée dans laquelle la pensée revient sur elle-même de manière parfaitement symétrique, fonctionne assurément à un haut régime de littérarité. Plus encore que le parallélisme, elle convient à l'expression de la litanie, de ce ressassement prophétique que Cohen s'est plu à faire sien, et qu'il subordonne au besoin impérieux de clamer sa vérité, ce «secret merveilleux», ainsi qu'il l'écrit dans les *Carnets*, par trop conscient de sa logorrhée³⁹. De fait, tant au niveau sémantique qu'au niveau lexical, syntaxique et phonique, l'effet de ressassement y est assuré. Dans cet écrit testamentaire, l'approche de la mort fait reculer l'isotopie de l'amour au rang de brèves fulgurances qui éclairent, par intermittence, l'atmosphère sombre où prennent leur source les mots angoissés du narrateur, qui écrit dans l'urgence de faire revivre, une dernière fois, la mère tant aimée, l'ami Pagnol, l'enfance marseillaise et les amours défuntées, avant de revenir, avec une force accrue, sur les thèmes qui sous-tendent son œuvre, tant sur le versant romanesque que sur le versant autobiographique: la condamnation de la force physique et sociale, marque abhorrée de l'animalité de l'homme, et surtout le refus de l'hypocrite amour du prochain, au profit de la tendresse de pitié, qui naît de la conscience de l'universelle misère humaine. Le processus de réitération est donc au cœur de cette œuvre dont les dernières inscriptions, où le narrateur se tourne enfin vers Dieu, en un appel lancinant resté sans réponse, renvoient au premier recueil de poèmes, *Paroles Juives*, s'inscrivant ainsi dans une structure circulaire lourde de sens. Les *Carnets* représentent donc un terrain privilégié pour dépister la répétition, «seul instrument majeur de repérage et d'identification des faits»⁴⁰ qui a donné des résultats probants, puisqu'une cinquantaine de structures chiasmiques et concentriques ont été relevées, d'autant plus significatives qu'elles affectent, comme nous le verrons, à la fois le signifié et le signifiant des constituants⁴¹. Nous en proposons ici un échantillon représentatif, repéré dans les premières inscriptions des *Carnets*, et composé de cinq structures de degrés de complexité phrastique différents, les limites de cette présente étude ne nous permettant pas de travailler sur un corpus plus vaste⁴².

Il nous a ainsi fallu, pour reprendre les mots de Georges Molinié, nous livrer à «l'étude des conditions verbales, formelles, de la littérarité», les moyens d'investigation utilisés consistant à «procéder à l'examen systématique, "tous azimuts", et exclusif, des déterminations langagières de cette littérarité»⁴³. Cette démarche nous a permis de mettre en évidence une haute densité de structures pertinentes, qui présentent des configurations diverses, véritables moules essayant dans le reste du texte en de nouvelles dispositions chiasmiques et concentriques.

(39) «Croyez à ma vérité car elle est grande quoique simple et humble et trop répétée par moi, maladroitement répétée. Mais à chaque tournant elle m'apparaît si vraie et si belle que, chaque fois, je la vois pour la première fois. Tel est l'amour qui nous fait voir la bien-aimée toujours nouvelle et merveilleuse et fiancée du premier jour» (*Carnets*, p. 1194.). Aussi éloquentes que cette comparaison lyrique sont les périphrases oxymoriques qui désignent sa «vérité royale, soudain en guenille» dès lors que les hommes refusent de croire en elle: «O ma grande piteuse, ô ma folle aimée...», (*ibid.*, p. 1194.). Voir aussi p. 1170: «Ne m'en veuillez pas de répéter cette vérité qui me foudroie de beauté avec un cri de destin royal. Cette vérité, je ne la répéterai jamais assez, ma vérité aimée, royale et belle, je le jure, à qui la voit, veut la voir.»

(40) G. MOLINIÉ, *La stylistique*, Paris, PUF, 1993, «Coll. premier cycle», p. 194.

(41) J. COHEN, *Poésie et redondance*, «Poétique», t. 28, 1976, pp. 413-422, distingue trois principaux

types de redondance: premièrement, celle du signe («c'est la répétition proprement dite»), deuxièmement, celle du signifiant, qui peut être totale («c'est l'homonymie, définie comme identité des signifiants et différence des signifiés») ou partielle («c'est l'ensemble des traits prosodiques constitutifs du vers: rime, allitération, mètre»), troisièmement, celle du signifié, qui peut être, elle aussi, totale («c'est la synonymie, définie comme l'identité des signifiés et la différence des signifiants») ou partielle («c'est la figure connue sous le nom de pléonasme [...] ou encore, un signifié impliqué par le mot est explicité»). Les répétitions relevées dans les structures concentriques présentées dans ce présent article sont massivement des répétitions du signe et du signifié (redondance totale).

(42) Il ne constitue qu'un aspect d'un travail de recherche de plus grande ampleur (thèse de doctorat) en préparation.

(43) G. MOLINIÉ, *La stylistique*, Paris, PUF, 1989, «Que sais-je?», pp. 3-4.

I - Structure concentrique avec élément central unique

En mon vieil âge, je retourne vers toi,

A1 **Maman morte,**

B1 et *c'est mon pauvre bonheur*

C1 de te faire vivre un peu encore

D sainte sentinelle et gardienne de ton fils,

C2 te faire vivre un peu encore avant de te rejoindre bientôt,

B2 *c'est ma lamentable magie et mon pauvre truc* pour ne t'avoir pas entièrement perdue,

A2 **Maman à qui** absurdement j'aime parler,

A3 **Maman morte à qui**, stupidement souriant, je veux raconter des jours de mon enfance.

Cette première structure concentrique, qui fait son apparition dès l'incipit des *Carnets*, est introduite par le syntagme verbal «Je retourne vers toi», lui-même repris en position anaphorique dans l'inscription du treize janvier, en une répétition encastrante soulignant l'unité du contenu référentiel, puisque le texte ainsi délimité est une longue évocation nostalgique de la mère disparue. L'observation des constituants A montre que l'apposition sous forme d'apostrophe présente en A1 se trouve dédoublée en A2 et A3 - la deuxième occurrence faisant toutefois l'économie de l'adjectif qualificatif, comme pour rendre la mère plus proche - en une structure tout à fait symétrique, celle de deux propositions relatives [+ adverbe de manière en -ment (+ adjectif verbal en A3) + pronom personnel sujet + verbe conjugué au présent de l'indicatif + complément d'objet direct infinitif + expansion du C.O.D en A3]. A cette répétition lexico-syntaxique s'ajoute une répétition phonique en nasale /ã/ reposant sur le suffixe -ment, sur la désinence du participe présent ainsi que sur l'assonance du substantif «enfance». Le stylème morpho-syntaxique adverbe + participe présent, que Cohen utilise de manière récurrente, voire obsessionnelle, engendre une musicalité lancinante. Schaffner se demande d'ailleurs si «cette prédominance du son /ã/, et même de la séquence /mã/, à la fin des adverbes, n'est pas une décomposition paragrammatique du nom de «maman», ainsi dispersé à travers l'œuvre tout entière»⁴⁴.

En B1 et B2 il y a identité syntaxique et lexicale, si ce n'est qu'au substantif «bonheur» est substitué celui de «truc», en un mouvement dysphorique - déjà amorcé dans l'utilisation de l'adjectif qualificatif «pauvre» - qui réduit la source du bonheur à un dérisoire tour de passe-passe, seule opération de l'esprit capable de redonner vie à la mère et la force de vivre au fils⁴⁵. Le constituant B2, qui calque le moule syntaxique présent en B1, comporte un redoublement parfaitement symétrique du groupe nominal (adjectif possessif + adjectif qualificatif + substantif) par l'entremise du jonctif «et». A la répétition synonymique «lamentable / pauvre» répond, en écho, celle des substantifs «magie / truc», confirmant encore, si besoin était, le caractère illusoire et pitoyable de cette résurrection. Quant à l'expansion du B2, elle constitue le pendant, non plus lexical mais sémantique, du référent C1, auquel répond, en une correspondance terme à terme parfaite, un C2 expansé d'un complément circonstanciel de temps qui, par sa proximité sémantique, à la fois avec l'assertion initiale de l'incipit et avec la première phrase du paragraphe suivant: «J'ai quatre-vingt-deux

(44) A. SCHAFFNER, *op. cit.*, p. 376. Schaffner remarque également que ce stylème morpho-syntaxique peut faire office de ralentisseur de la phrase (*ibid.*, p. 386).

(45) C. PEYREFITTE, *Belle du Seigneur*, Chronologie, p. CV, souligne combien l'écriture a été pour Cohen, en cette période de profond désarroi, l'unique thérapie possible. Les *Carnets* 78 sont

d'ailleurs dédiés à Jean-Jacques Dufour, médecin et ami de l'écrivain: «Dans le courant de l'année, Albert Cohen souffre d'une dépression nerveuse, compliquée d'une si grave anorexie, qu'on redoute une issue fatale. Malgré cela, il continue d'écrire. C'est d'ailleurs son travail qui lui permettra de dominer son dégoût de vivre.»

ans et je vais bientôt mourir», assure à cette page liminaire des *Carnets* sa profonde unité thématique et réaffirme, avec une force accrue, la hantise de la mort qui traverse toute l'œuvre.

Le mouvement concentrique visualisé par le schéma permet de focaliser l'attention sur le constituant D, formé par une caractérisation qui occupe une position névralgique au cœur de la proposition. C'est dans cet élément central unique, dont Boys et Forbes ont remarqué l'intensité sémantique particulière, que se tient l'essentiel du message délivré⁴⁶. Toutes les structures concentriques relevées sous la plume de Cohen n'en comportent pas et cet exemple apparaît d'autant plus significatif. Si sa structure grammaticale est simple (adjectif qualificatif + substantif + jonctif + substantif + complément du nom), on relève, au niveau phonique, une répétition allitérative en sifflante / s/ («sainte sentinelle ...fils») tandis qu'au niveau sémantique apparaît l'une des isotopies majeures du versant autobiographique: l'entreprise de sanctification de la figure maternelle, qui est déjà à l'origine du *Livre de ma mère*, lui-même issu du récit autobiographique *Chant de Mort*⁴⁷. Schaffner souligne l'importance de la sainteté, mieux, de la tension de l'être vers la sainteté telle qu'elle apparaît dans le Lévitique: «Parle à toute l'assemblée des enfants d'Israël et tu leur diras: Soyez saints, car je suis saint, moi, l'Eternel, votre Dieu. L. 19,2». Il rappelle aussi qu'en hébreu il n'y a pas de distinction entre les mots «sacré» et «saint», étant donné qu'«une seule racine (qds) y exprime les deux notions et donne lieu à deux dérivés complémentaires». L'auteur utilisant le mot «sacré» en alternance avec le mot «saint», Schaffner en conclut que «la notion de «sacré», de vaste extension chez Cohen, englobe ainsi la «sainteté» - avec son sens chrétien - qui n'est, pour lui, qu'une de ses modalités particulières»⁴⁸.

La proximité sémantique entre les substantifs «sentinelle» et «gardienne», créatrice d'un effet de répétition synonymique au cœur même du syntagme, renvoie, en un écho intertextuel, au chapitre II du *Livre de ma mère*, où apparaît «la servante et la gardienne» (p. 705) de la famille, invoquée par le narrateur en ces termes: «O sainte sentinelle perdue à jamais...» (p. 707). Elle renvoie aussi au chapitre XXIX où la prière reproduit l'initiale de l'*Ave Maria*, en reprenant, pour glorifier la mère universelle, les mêmes termes qu'en D1: «Je vous salue, mères pleines de grâce, saintes sentinelles...» (p. 772). Ainsi prennent leur sens les nombreuses phrases nominales

(46) Après avoir analysé le psaume 25, Boys écrit (*The key to the book of the Psalms*, cit., p. 123, passage traduit par R. MEYNET, *op. cit.*, p. 120.): «Ce psaume est de forme inversée, le dernier membre, A', répondant au premier, A; l'avant-dernier, B', répondant au deuxième, B. Le lecteur aura toutefois remarqué cette particularité qu'au centre se trouve un membre, C, auquel rien ne correspond. J'ai rencontré d'autres cas semblables dans d'autres parties de l'Écriture. Dans de tels cas, il n'y a aucun manque de régularité, comme ce serait le cas si un membre isolé se trouvait dans l'arrangement à n'importe quelle place autre que le centre. Une pierre qui se trouve dans un des côtés d'une arche doit avoir une pierre qui lui corresponde dans l'autre côté. Seule la clé de voûte peut être unique.». Meynet rappelle que pour Forbes (*Anatolical Commentary on the epistle to the Romans tracing the train of thought by the aid of Parallelism*, T. E. Clark, Edimbourg, 1868, p. 82. Cité et traduit par R. MEYNET, *op. cit.*, p. 129.) tout comme pour Boys, le rôle de la construction concentrique est de mettre en relief son élément central: «l'idée centrale, telle un cœur, peut être le centre animateur de l'ensemble, envoyant son énergie et sa chaleur

vitale jusqu'aux extrémités».

(47) L'adjectif «sainte» fait l'objet d'une récurrence lexématique hautement significative dans *Le Livre de ma mère*: «...ma sainte mère (p. 707); ...une maladroite sainte, qui ne savait pas qu'elle était une sainte (p. 730) - Schaffner écrit à ce propos: «Royauté insoupçonnée et sainteté méconnue de la mère se fondent sur une sacralité d'elle-même ignorée» (*op. cit.*, p. 199) - ... pauvre sainte poire (p. 735); ...la sainte Maman... (p. 765), sainte patience (p. 769)».

C. Milkovitch-Rioux (*L'univers mythique d'Albert Cohen. Personnages, décors et mise en scène*, Amiens, Presses Universitaires du Septentrion, 1997, p. 20) dans une sous-partie au titre significatif, «L'aura maternelle», affirme que «les termes de l'évocation dans leur ensemble concourent à désigner une véritable religion de la maternité».

(48) C'est pourquoi, selon Schaffner, (*op. cit.*, p. 133), la distinction qu'opère Emmanuel Lévinas (*Du sacré au saint, cinq nouvelles lectures talmudiques*, Paris, Éditions de Minuit, 1977) entre le sacré, auquel s'attache une connotation fortement négative, et la sainteté, n'est guère applicable à Cohen.

anaphoriques et épiphoriques du chapitre XII: «Amour de ma/nos mère(s) à nul autre pareil», qui fait de la génitrice la figure tutélaire par excellence, la gardienne du fils et de la Loi morale, la détentrice des valeurs du peuple juif⁴⁹. Dans les *Carnets*, le lexème «saint», réapparaît, sous une forme dérivée, dans l'incipit de l'inscription du 14 janvier: «En ce jeudi, je suis avec elle à la cuisine et j'adore la regarder saintement trafiquer avec ses petites mains» (p. 1121). Quant au syntagme nominal «ma sainte mère pauvreté» (p. 1116), repéré dans l'inscription du 4 janvier, il se trouve réitéré en position anaphorique dans l'inscription du 5 janvier (p. 1117). L'adjectif «sainte» caractérise, enfin, le constituant B3 d'une nouvelle structure concentrique relevée dans le dernier paragraphe de l'inscription du quatre janvier (pp. 116-1117):

II - Structure concentrique avec «mot-crochet»⁵⁰

A1 Je revois

B1 *ma mère* de princier sacerdoce exilé

B2 *ma mère*

C1 si noble,

C2 de noble et antique lignée,

B3 *ma sainte mère*, reine en lâche peignoir de pilou,

A2 **je la revois** pendant sa majesté pour le travail...

Si les répétitions sont d'ordre lexical et syntaxique en A, la correspondance subit une légère altération en A2, de par la présence du pronom personnel C.O.D. intercalé se rapportant à la mère. En B réapparaît, sous forme de triade⁵¹ anaphorique, le syntagme nominal «ma mère», auquel fait suite, à chaque occurrence, une modulation caractérisante. Entre B1 et B2 il y a répétition lexicale et syntaxique (identité du complément du nom avec antéposition des adjectifs qualificatifs «princier», «noble» et «antique») tandis qu'en B3 le noyau de base est enrichi de l'adjectif «sainte» - mis en relief par l'antéposition - et expansé par une apposition sous forme de syntagme nominal. Les trois constituants de la triade présentent, en outre, une répétition d'ordre sémantique assurée par le retour de vocables appartenant à la même isotopie, celle d'une double royauté, temporelle «princier / noble / lignée / reine»⁵² et divine «sacer-

(49) Ce processus de déification n'est toutefois pas dénué de quelque ambiguïté, ainsi qu'en témoigne le syntagme nominal «pauvre sainte poire» - voir note 4 - où l'épithète se trouve flanquée de deux termes à la connotation ouvertement péjorative. Nathalie Fix-Combe (*La sacralisation de la maternité chez Albert Cohen*, «Cahiers Albert Cohen», IV, 1994, pp. 55-56), à laquelle n'a pas échappé l'ambivalence des sentiments filiaux dans *Le Livre de ma mère* et dans *Carnets* 78, constate que «la sacralisation de la maternité n'est pas aussi évidente qu'il y paraît, dans la mesure où elle conduit à un évincement partiel de la mère en tant que personne unique et indépendante, en tant que personnalité originale, ce qui laisse le champ libre à une recherche ultérieure obstinée d'une maternité idéale et fantastique, au sein de la gent féminine. [...] La culpabilité filiale s'ouvre sur une sacralisation littéraire de la maternité liée à une volonté de rachat». L'auteur souligne aussi la «confusion du lien conjugal et du lien maternel que Cohen établit volontairement - dans son œuvre autobiographique comme dans ses romans - afin de légitimer sa propre quête d'un amour maternel inconditionnel et parfaitement oblatif, qu'il considère comme lui

étant dû, et afin de justifier la même quête, constante mais vaine, chez son héros Solal».

(50) R. MEYNET (*op. cit.*, p. 218) rappelle que lorsque les termes médians sont identiques, ils sont couramment appelés «mots-crochets» ou «mots-agraphes».

(51) On emprunte à Frédéric Madeleine (*La répétition et ses structures dans l'œuvre poétique de Saint John Perse*, Paris, Gallimard, 1984, p.15) la définition des termes «dyade», «triade» (structure fondée sur la double / triple présence, partielle ou totale, d'un/de mêmes éléments formels, d'un/de mêmes éléments sémantiques, ou d'un/de mêmes éléments morphosémantiques) et «polyade répétitive» (structure fondée sur des récurrences multiples, partielles ou totales, d'un/de mêmes éléments formels, d'un/de mêmes éléments sémantiques, ou d'un/de mêmes éléments morpho-sémantiques).

(52) À la même isotopie appartient le substantif «majesté» du constituant A2. Le substantif «reine», que caractérise le complément du nom «de bonté» apparaît dans l'inscription du trois janvier (p. 1115) - voir structure IV - et dans celle du 5 janvier, sous la forme d'une oxymore: «la reine-esclave» (p. 1117). Il est en outre au cœur de la structure chias-

doce / sainte»⁵³. Quant au constituant C, lui-même enchâssé dans le constituant B2, il présente une répétition lexicale de l'adjectif «noble» qui, par sa polysémie - noblesse de cœur et d'extraction - justifie sa fonction de mot-crochet, en même temps qu'il en assure l'unité thématique⁵⁴. La reprise du lexème sous une forme dérivée, dans l'emploi ironique du substantif «noblesse», met en relief, dès la proposition suivante, «...une dame riche...disait une noblesse» (p. 1117), l'injustice de la condition réservée à la mère, dont la grandeur cachée mais authentique s'oppose à celle, toute d'apparence, des membres de l'aristocratie⁵⁵. Une même connotation dysphorique s'attache à la répétition triadique de l'épithète «noble», dans le deuxième paragraphe de l'inscription du cinq janvier, notamment dans l'oxymore de la deuxième occurrence: «...tandis qu'en de nobles demeures de charmantes jeunes filles, spiritualistes parce que rentées, remplissaient de thé leurs nobles vessies [...] Tout cela est si noble que j'en crève» (p. 1117).

III - Structures concentriques enchaînées

...maman morte à qui,

A1 **stupidement souriant**,

B1 je veux *raconter*

C1 des jours de mon enfance. J'ai quatre-vingt-deux ans et je vais bientôt mourir.

B2 VITE *me redire*,

A2 **stupidement souriant**,

B3 *me redire*

C2 le temps de mon enfance.

VITE avant la fin de moi et de mes souvenirs.

tique relevée dans l'inscription du 22 janvier :

«Tant pis, j'entrerais dans le magasin que je n'aime pas,

A1 qui me fait mal parce qu'elle y **travaille**,

B1 et ce n'est pas juste parce quelle est une **reine**.

B 2 et les **reines**

A2 ne doivent pas **travailler**

et dans ma chambre, quand elle n'est pas là, je m'incline devant sa photo de quand

elle était très jeune, et je lui dis Votre majesté.» (p. 1130).

A noter la mise en évidence, par le biais de la disposition chiasmique, de la dichotomie entre l'élévation et le rabaissement, ainsi que l'efficacité de la seconde occurrence du substantif «majesté», d'autant que l'adjectif possessif qui le désigne est doté de majuscule.

Les termes «majesté» et «reine», ainsi que leurs dérivés, font l'objet d'une récurrence lexématique hautement significative dans *Le livre de ma mère*: «...ô majesté que je fus trop longtemps à reconnaître (p. 704); ...quelle reine de maison (p. 705); ...grâce gauche et majestueuse, majesté de ma mère (p. 705); Un mari, un fils à guider et à servir avec une humble majesté (p. 706); ...ma royale morte (p. 736); ...reine des méandres de mon cerveau qui tous conduisent à elle trônant, en un étrange cercueil vertical, au centre de mon cerveau (p. 755); Sa

majesté ma mère morte (p. 768); C'est la majesté de l'amour (p. 769); ...en la majesté de ma mère morte (p. 771); ...majesté de nos mères (p. 772)».

(53) On retrouve dans *Le livre de ma mère* des images métaphoriques et des périphrases qui assimilent la mère à une officiante: «...l'offrande de ma mère sur l'autel de la maternité. O prêtresse de son fils...» (p. 704); Très sage en sa domestique prêtrise (p. 705)».

(54) Louise Judith Ferro, née en 1875, est la fille d'Elie Ferro, notaire royal, *Belle du Seigneur*, chronologie, p. LXXII. Mais elle est aussi et surtout l'héritière d'une tradition illustre: «Le passé immémorial dont elle est issue - bien plus ancien que celui dont se glorifient toutes les aristocraties occidentales - lui confère une dignité qui va bien au-delà de sa seule personne. L'appartenance à la communauté et le respect éclairé de la tradition lui permettent d'être une «Jérusalem vivante», c'est-à-dire la survie du peuple juif, son espoir de retour en terre d'Israël, ses espérances messianiques» (A. SCHAFFNER, *op. cit.*, p. 200).

(55) Le sentiment d'injustice déjà perceptible dans l'antithèse créée par la proximité des termes «reine» et «peignoir de pilou» - le vêtement ramenant brutalement la génitrice à son humble statut - est clairement explicité dans les périphrases «cette esclave de son mari» (p. 1117) et «cette servante sans gages» (p. 1132).

La structure mise en évidence par le schéma, relevée dans la première inscription des *Carnets*, s'enchaîne au dernier constituant de la structure I, ses trois premiers constituants consistant en un morcellement du A3. Il présente en outre l'enchaînement de deux structures concentriques qui ne reposent que sur trois éléments distincts, de sorte que les constituants A et C se trouvent à la fois en position de termes extrêmes et d'éléments centraux, ainsi que le montrent clairement les courbes, d'abord concave, ensuite convexe, de notre disposition.

Dans ce moule moins aisé à cerner que le précédent car interrompu par une phrase autonome, seuls les constituants A1 et A2 présentent une correspondance terme à terme parfaite. Mais là où la convergence lexicale disparaît intervient une répétition synonymique. C'est le cas en B1 et B2, où les infinitifs « raconter / redire » se doublent d'une répétition allitérative en / r /. C'est encore le cas en C1 et C2 où les deux C.O.D., qui sont construits sur le même moule lexico-syntaxique (déterminant + substantif + complément du nom = préposition + adjectif possessif + substantif), présentent comme unique élément de modulation la substitution du groupe nominal « les jours » par celui de « le temps ». En B2 on note l'adjonction, par rapport au B3, de l'adverbe de temps qui introduit l'auto-injonction. Sa répétition lexicale, introduisant une expansion en fin de proposition, par le biais du complément circonstanciel de temps, met encore une fois l'accent sur l'urgence de la réminiscence et de son corollaire, l'écriture.

IV - Structures concentriques et répétitions variées⁵⁶

- A1 **En ce temps de mon enfance,**
 dyade1 avant le *jour* du camelot, *jour* de mes dix ans,
 dyade2 je trouvais l'appartement désert lorsque, réveillé, je sortais de mon *lit*
 bizarre, *lit* à barreaux.
 B1 Maman n'était pas là, elle était allée
 C1 TRAVAILLER
 B2 allée
 C2 à sa dure BESOGNE,
 C3 et je ne dirai pas vers quelle BESOGNE
 B3 elle allait,
 C4 car cette BESOGNE imposée
 dyade3 *me fait mal* comme elle *me faisait mal*
 A2 **en mes années d'enfance,**
 ET
 D1 je ne pardonnais pas à mon père,
 E1 *que je préférais appeler son mari*,
 E2 *que je préfère encore, parfois et en mon vieil âge, appeler son mari*,
 D2 je ne lui pardonnais pas
 C5 de l'avoir obligée à une BESOGNE
 F1 qui n'était pas DIGNE d'elle,
 F2 pas DIGNE de cette reine de bonté,
 C6 BESOGNE que silencieusement je désapprouvais,
 C7 injuste BESOGNE que je ne veux pas préciser,

(56) Nous utilisons ici le terme « varié » et non celui de « mêlé », quoique ce dernier nous paraisse plus approprié, afin de ne pas créer de confusion avec la « répétition mêlée » telle que l'entend Madeleine (*op. cit.* pp. 100, 106, 108.) c'est-à-dire un schéma réitératif de type A B / B C / C D, pour qui, nous semble-t-il, serait plus adéquate l'appellation

de répétition « plate » ou « suivie », compte tenu du fait que l'auteur emprunte par ailleurs à la rhétorique traditionnelle les termes « répétition croisée » pour le modèle A / B / A / B et « répétition embrassée » pour le modèle A / B / B / A, en lesquelles il voit des variantes de la répétition mêlée.

- C8 (lourde) BESOGNE méchante à ses petites mains
 dyade 4 *si fine, si peu faites*
 triade 1 pour de (lourds) remuements,
 maniements de (lourdes) longues caisses effrayantes,
 C9 cruelle BESOGNE prescrite à une douce épouse et servante
 triade 2 qu'un **regard** du mari faisait pâlir,
 sévère **regard** du mâle assuré de son droit et privilège,
 grotesque regard impérial de l'animale virilité.

Le schéma mis en place montre que le concentrisme peut se faire plus lâche, permettant l'insertion de plusieurs chiasmes placés à l'intérieur d'une structure expansive reposant sur des répétitions dyadiques, polyadiques ou triadiques. Ce qui, au premier coup d'œil, apparaît comme un entrelacement inextricable de répétitions syntaxiques, lexicales et phoniques, s'organise en fait selon un schéma qui, pour complexe qu'il soit, n'en demeure pas moins identifiable. Son premier constituant (A1) suit immédiatement la structure III, dont il reprend, en une correspondance terme à terme presque parfaite, le constituant C3, assurant ainsi l'unité thématique de cette première inscription des *Carnets*.

La structure concentrique du premier ensemble, qui présente un équilibre presque parfait, est délimité par les constituants A1 et A2, dont la fonction est nettement encadrante. Le syntagme complément circonstanciel de temps du constituant A1 [préposition + adjectif démonstratif + substantif + complément du nom (préposition + adjectif possessif + substantif)] est repris en A2 au prix de légères modifications, à savoir le remplacement du démonstratif par le possessif et, par conséquent, suppression du possessif dans le complément du nom. Cette proximité syntaxique se double d'une répétition lexicale du terme «enfance», lui-même inséré dans une série polyadique (v. structure III, constituants C1 et C2), ainsi que d'une répétition sémantique des substantifs «temps/années». À noter que les constituants A1, B1 et C1, sont repris sous forme anaphorique dans l'inscription du six janvier (p. 1118), avec, comme élément de modulation, la suppression des caractérisations «jour de mes dix ans», et «lit à barreaux», ainsi que la substitution de l'infinitif «travailler» par le substantif «travail» - isolexisme par dérivation- employé dans un syntagme nominal complément circonstanciel de lieu: «...à son travail». Une triple variante de ce même moule, réduite cette fois, apparaît en position anaphorique dans l'inscription du dix janvier: «Encore le temps du bonheur, avant le jour du camelot, jour de mes dix ans...» (p. 1119), où la première dyade lexicale se trouve rétablie. La modulation du circonstant y est éloquente, l'adverbe de temps ponctuant le caractère obsédant de la réminiscence, tandis que le complément du nom «du bonheur» assure une répétition isotopique, toute la période précédant le jour de l'anniversaire où l'enfant découvrit l'antisémitisme ayant été heureuse⁵⁷.

Aux deux premières dyades lexicales et syntaxiques - qui s'organisent de manière symétrique - succède la première structure en chiasme qui infléchit ce qui pouvait passer, de prime abord, pour une répétition croisée (B/C/B/C). En B2 et B3, la répé-

(57) Un jeu d'écho intertextuel est ainsi assuré entre *Les Carnets* et *O vous frères humains*, dont trois chapitres s'ouvrent sur des syntagmes analogues, tous placés en position anaphorique: «Un peu de bonheur maintenant, un peu de bonheur avant de reprendre le récit et de dire ce qui m'arriva ensuite, me raconter maintenant un peu du temps heureux d'avant le jour de mes dix ans» (chap. XX); «Un peu de bonheur encore et me raconter maintenant» (chap. XXIV); «Encore le temps du

bonheur, avant le jour du camelot.(chap. XXV); «Assez maintenant, assez de temps du bonheur, fini le temps du bonheur. Demain, reprise du jour du camelot, jour du malheur, jour de mes dix ans» (chap. XXV, cette fois en tête du dernier paragraphe). On remarquera également la répétition lexicale du verbe «raconter», en position d'auto-injonction, qui renvoie aux constituants B1 et B2 de la structure concentrique III.

tition polypytotique «allée / allait» se croise avec celle, lexicale, du substantif «besogne» en C2 et C3, lexème constitutif d'un vaste mouvement de répétition polyadique s'étendant sur plusieurs pages, parfois secondé par son synonyme, le substantif «travail». Le caractère obsessionnel du métavocable synonymique qui, sous ses différentes actualisations, essaime par la suite en de nouveaux chiasmes (voir structure IV), en dit long sur l'indignation du narrateur face à l'effort physique fourni par la mère dans le cadre d'un travail dégradant imposé par sa condition d'humble immigrée.

C'est au cœur du moule en chiasme qu'apparaît, introduit par le jonctif «et», le constituant C3, qui fait l'objet, dans la proposition relative caractérisant le C7, d'une répétition sémantique et partiellement grammaticale (permanence de la forme négative) «que je ne veux pas préciser», moule lexico-syntaxique repris dans le dernier paragraphe de l'inscription du quatre janvier (p. 1117) où, caractérisant le terme «travail», il ne présente, comme élément de modulation par rapport à la deuxième occurrence, que le remplacement de l'infinitif «préciser» par son synonyme «dire»⁵⁸.

Le premier moule chiasmatique est relié par la conjonction de coordination «car» à la dyade syntaxique, polypytotique et lexicale du C4 «me fait/faisait mal». Le parallélisme binaire, articulé sur le comparatif, exprime le caractère inaltérable de la souffrance engendrée par le travail maternel et superpose, en une même saisie, perception présente et passée, en un parallélisme parfait qui, au niveau sémantique, dessine encore une fois, une structure concentrique.

Le moule en chiasme qui s'enchaîne au premier sous-ensemble grâce au jonctif «et» garantit la permanence de la même isotopie. Entre D1 et D2, la correspondance terme à terme initiale est presque parfaite - pronominalisation du complément d'objet second, tandis que le D2 inaugure une longue expansion du complément d'objet direct.

E1 et E2 présentent une répétition lexico-syntaxique [proposition relative introduite par le pronom «que» = pronom personnel sujet + verbe + infinitif + attribut du C.O.D. (adjectif possessif + substantif)] et polypytotique «préfère / préférerais», à laquelle s'attache une valeur affective analogue à celle de la dyade 3 rattachée au C4. Toutefois le E2 s'enrichit d'une expansion composée de trois indicateurs de temps intercalés. Il s'agit de deux adverbes de temps coordonnés à un groupe nominal, tous compléments circonstanciels de temps: «encore, parfois et en mon vieil âge», générateurs d'un effet d'insistance lourd de sens. En effet, le premier responsable s'incarne dans la figure paternelle, avec lequel le narrateur prend ses distances en lui niant le nom même de père, et ce jusque dans son âge avancé⁵⁹.

C'est au niveau de l'expansion du D2 que se situe le troisième moule chiasmatique du second ensemble, moins significatif que le précédent si l'on considère que son

(58) Le mystère entourant l'activité maternelle, haïe au point de n'être nommée dans aucun des ouvrages autobiographiques de Cohen, cache le métier de grossiste en œufs et en huile, activité ô combien avilissante aux yeux du fils, voir *Belle du Seigneur*, Chronologie, p. XXV.

(59) C. MILKOVITCH-RIOUX, *op. cit.*, p. 31, écrit: «Non seulement Cohen jette l'anathème sur cette incarnation vivante de la tyrannie, mais encore il la destitue de sa paternité, en l'appelant le "mari" de sa mère».

Sur le rapport conflictuel au père on pourra consulter, avec profit, la lecture originale de Valéry Duprey (*Au nom du père et de la mère*, Nijmegen, Sedes, 1999). S'appuyant, entre autres, sur les travaux de Philippe Lejeune, spécialiste de l'autobiographie (*Le pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1975 et *L'ère du soupçon*, in *Le récit d'enfance en*

question, dir. Philippe Lejeune, «Cahiers de Sémiotique textuelle» 12, Univ. Paris X, 1988, pp. 41-65.) et sur ceux de Julia Kristeva (*Polylogue*, Paris, Seuil, 1977, *La révolution du langage poétique*, Paris, Seuil, 1974 et *Le Temps sensible: Proust et l'expérience littéraire*, Paris, Gallimard, 1994), Valéry Duprey dégage les concepts d'écriture sémiotique et symbolique, qu'elle rattache, respectivement, aux ordres maternel et paternel. Elle démontre ainsi l'oscillation du langage littéraire entre la métaphore (pôle paternel) et la métonymie (pôle maternel), dans une perspective psychanalytique et langagière, mettant en évidence des divergences significatives entre *Le Livre de ma mère* et *Ô vous frères humains* d'un côté et leur version antérieure, respectivement, *Chant de mort* et *Le jour de mes dix ans*.

constituant C5 s'insère dans la vaste distribution répétitive du vocable «besogne», dont la position anaphorique renforce l'efficacité, imprimant au rythme, d'ores et déjà, son aspect obsessionnel et litanique. Si en F1 et F2 il y a répétition syntaxique [proposition relative introduite par «qui» (verbe à la forme négative + groupe adjectival attribut du sujet)], elles divergent sur deux points; d'abord sur l'ellipse du verbe en F2 avec, toutefois, le maintien du second terme de la négation, ensuite, sur le remplacement du complément de l'adjectif «elle» par le groupe nominal «cette reine de bonté», dont la connotation laudative se trouve renforcée par l'emploi de l'adjectif démonstratif à valeur affective⁶⁰.

Le C5 inaugure une longue série réitérative reposant sur la répétition lexicale et syntaxique du substantif «besogne», lequel est caractérisé, tantôt par une proposition relative, tantôt par un groupe adjectival. Au niveau sémantique, le C6 renvoie à la dyade 3 dépendant du C4, qu'il enrichit d'un nouvel élément: l'impuissance de l'enfant face à l'injustice que subit la mère. La répétition syntaxique des adjectifs qualificatifs (antéposés au substantif «besogne») se double d'une répétition sémantique si l'on considère que chaque nouvelle caractérisation marque une gradation progressive dans l'intensité. En effet, la série «injuste/lourde/(méchante)/cruelle» vient s'ajouter à l'adjectif qualificatif «dure», toujours en position antéposée⁶¹, caractérisant du C2, et à l'adjectif participial «imposée», caractérisant post-posé du C4. Ainsi, au martèlement créé par l'enchaînement implacable de l'anaphore, correspond, par un véritable effet de climax, la caractérisation dysphorique d'un travail abhorré. La disproportion entre la nature du labeur et la fragilité physique de la mère est soulignée, en C7, par l'antithèse créée entre les adjectifs «lourde et méchante» d'un côté, «petites et «fines» de l'autre. Elle est également amplifiée par la dyade lexico-syntaxique de l'adverbe de quantité «si» et par la répétition phonique de la fricative /f/ «fines/faites». L'écho sonore ainsi obtenu entre les allitérations /s/ et /f/ créent un effet d'insistance, que renforce la répétition triadique des polyptotes (lourde /de lourds/ de lourdes). Le son vocalique /u/ s'insère dans une complexe répétition phonique répondant à la nasale /ã/ et au son vocalique /i/, tandis que la consonne liquide initiale /l/ participe d'un écho sonore convoquant la nasale /m/ ainsi que les occlusives /t/ et /p/, comme le met en évidence le schéma suivant:

lourde	...	méchante	...	petites	maïns...	si fines	si	peu	faïtes...	pour...	lourds
u		ã		i		i	i	i		u	u
remuements		maïniement	de	lourdes		longues		effrayantes.			
		ã		ã		u		ã			

La répétition allitérative du /l/ à l'initiale des adjectifs qualificatifs (lourdes longues) se double d'une répétition sémantique et syntaxique (même connotation négative, même antéposition au substantif «caisse») et assurent, avec l'adjectif «effrayantes», post-posé, une fonction encadrante. La sur-caractérisation rend le mystère entourant le travail maternel plus inquiétant et l'oriente vers l'isotopie de la mort. D. Galperin ne s'y est pas trompée, qui voit dans ces caisses l'annonce du cercueil de la mère⁶². En C9 apparaît la répétition triadique, à la fois lexicale et syntaxique, du substantif «regard», qui prolonge celle du substantif «besogne», en un mouvement symétrique générateur d'amplification. Les adjectifs antéposés «sévère»

(60) Voir B. GEORGEN, *op. cit.*, partie 2.3.1, pp. 289-291.

(61) Georgen (*ibid.*, p. 282.) écrit à ce propos: «L'antéposition de l'épithète, inhabituelle en français lorsqu'elle s'applique à un adjectif long,

plurisyllabique et *a fortiori* à deux de ces adjectifs ("horrible mystérieuse joie") renforce l'effet anaphorique d'envoûtement produit par l'écriture».

(62) *Op. cit.*, p. 189.

et «grotesque» créent un rapprochement significatif puisque c'est le ridicule de la tyrannie masculine qui est stigmatisé ici. Par ailleurs, les trois compléments du nom, qui sont autant de répétitions synonymiques, phoniques et paronymiques (**mari** / **mâle** / **an/male virilité**) dessinent, par un subtil effet d'anticlimax, la chute du statut d'époux à celui d'homme puis à celui de bête brute, chute d'autant plus saisissante qu'elle affecte le responsable de l'assujettissement maternel⁶³. L'adjectif qualificatif post-posé «impérial» renvoie à la triade sémantique et syntaxique du paragraphe suivant:

«Assez, j'ai réglé mon compte avec l'**omnipotent** de mon enfance, le **chef** aux effrayantes moustaches sans cesse orgueilleusement recourbées, le **monarque** aux sourcils froncés de puissance et de sévérité, lamentable **monarque** dont j'ai soudain **pitié**, une étrange tendresse de **pitié**, pauvre qui ne savait pas le mal qu'il faisait».

Notons, d'abord, la présence de deux dyades lexicales: celle du substantif «monarque», caractérisé par l'adjectif qualificatif antéposé «lamentable» dans la seconde occurrence introduit par le biais de l'oxymore celle du substantif «pitié»; ensuite, la répétition lexicale de l'adjectif «effrayantes», qui après avoir caractérisé les caisses tirées par la mère (voir triade 1 rattachée au C8), caractérise les moustaches paternelles, symbole d'autorité haï; enfin, la reprise, sous forme d'isolexisme par dérivation, de l'adjectif qualificatif «sévère» (triade 2 rattachée au C9) dans le substantif «sévérité», se rapportant de nouveau au regard du père, par le biais de la répétition sémantique du terme «sourcils». La violence du déferlement verbal contre le tyran domestique semble d'ailleurs vouloir être endiguée par le narrateur qui s'oblige à brider l'expression de son ressentiment dans le recours, en position initiale, à la tournure elliptique «assez», comme si les syntagmes s'enchaînant de manière obsessionnelle devaient se succéder indéfiniment. C'est ainsi que la première inscription du 3 janvier s'achève sur l'idée de tendresse de pitié, thème majeur qui reviendra en force dans les dernières pages des *Carnets*, précédant de peu l'ultime appel lancé à Dieu, et témoignant, encore une fois, de la présence d'une structure concentrique à un niveau macro-structural, cette fois de nature isotopique.

V - Structures concentriques enchâssées

ENSEMBLE I:

A1 Ma mère **travailla, travailla**

B1 *sans cesse,*

C1 *du matin au soir,*

B2 *sans cesse*

A2 **travailla** à une cruelle besogne,

D1 pendant de longues années

E1 *courbée*

(63) Après avoir rapporté les paroles du rabbin Gamaliel, père du héros Solal, «Nous sommes le monstre d'humanité, car nous avons déclaré combat à la nature.», Denise Goitein-Galperin, *ibid.*, p. 75, insiste sur le fait que cette idée est, chez Cohen, un leitmotiv constant: «la loi juive est la loi d'anti-nature, car tout ce qui, chez l'homme, procède des forces naturelles est entaché de brutalité animale, d'agressivité et de violence.». L'inscription du dix juin, qui reprend, point par point, le monologue que prononce Solal dans *Belle du Seigneur* (p. 904), s'ouvre sur l'invocation suivante: «O mes anciens morts, ô vous qui par votre sainte Loi et vos Dix Commandements avez déclaré la guerre à la nature et à ses animales lois de meurtre et de rapine, lois

d'impureté et d'injustice» (*op. cit.*, p. 131).

P. Zard (*La fiction de l'Occident: Thomas Mann, Franz Kafka, Albert Cohen*, Paris, PUF, 1999, «coll. Littératures Européennes», pp. 77-80.), dans une partie intitulée «L'Allemagne ou la polarité dyonisiaque de l'Occident», fait observer que «l'antinomie des conceptions juives et allemande recoupe l'antithèse entre la *nomocratie* hébraïque et l'*anomie* germanique. D'un côté, une conception morale qui fait résider l'humanité de l'homme dans une soumission intransigeante de l'instinct à des lois qui le brident. De l'autre, la nostalgie d'une humanité déliée de tout sentiment de culpabilité et invitée à recouvrer sa pleine naturalité».

ENSEMBLE II:

...cependant que

F1 a) **d'angéliques**b) *enfants de riches*G1 chantaientF2 a) **angéliquement**H1 dans des écoles chères, pleines de fleurs et de bonnes actions.F3 a) Oui, **angéliques**,b) *ces enfants de riches /.../*

ENSEMBLE II bis:

Cependant que

F4 b) *ces mignons de riches*G2 chantaient leur joie de vivreH2 en leurs écoles chères,G3 chantaient,F5 a) *séraphins* b) *veinards*,G4 chantaient mesdames les fleurs et l'ami soleil et madame la lune et les chers

jolis nuages et d'autres mignonneries,

ENSEMBLE I bis:

A2 ma sainte mère pauvreté **travaillait, travaillait**,I1 et je ne dirai pas quel était son humiliant **travail**,A3 **travaillait**,E2 *courbée souveraine*,A3 **travaillait**C2 de six heures du matin à sept heures du soir, /.../A4 **travaillait**, bien portante ou malade,A5 **travaillait** si rapidement que j'en ai honte pour Dieu, et pour un autre.

Cette structure nouvelle, relevée dans l'inscription du quatre janvier, présente un concentrisme marqué par une organisation à un niveau supra-segmental. Quatre unités y sont disposées selon un ordre chiasique, sur un schéma I / II / II bis / I bis, qui, dans une perspective thématique, correspond à l'opposition symétrique entre le pénible travail maternel (I-I bis) et l'éducation dorée des enfant de nantis (II-II bis). Si les ensembles II et II bis sont composés des mêmes constituants F, G, H, l'ensemble I bis ne conserve, de l'ensemble I, que les constituants A, C, E, faisant l'économie des constituants B et D. Fait significatif, le I et le II bis sont disposés à leur tour selon un schéma concentrique, en un enchâssement qui aurait pu être assimilé à une mise en abyme s'il avait affecté également les ensembles I bis et II. A noter que le concentrisme relevé en I répond, en un écho lancinant, à l'inscription du trois janvier (voir structure IV). Ses constituants présentent une correspondance terme à terme presque parfaite. La modulation du A2, par le biais de l'expansion sous forme de complément d'objet indirect, renvoie au constituant C9 de la structure IV et s'inscrit dans la vaste répétition polyadique du substantif «besogne», tandis qu'en A1 la reduplication asyndétique reflète, de manière parfaitement symétrique, celle du constituant A1 de l'ensemble I bis. Il y a, dans la répétition polyptotique «travail/travaillait» une progression significative: le caractère achevé de l'aoriste est relayé par l'aspect duratif de l'imparfait, qui rend plus insupportable encore le labeur maternel. Le complément circonstanciel de temps du constituant C n'a sans doute pas le poids de l'élément central de la structure I si on le considère comme la répétition synonymique de la locution temporelle du constituant B, qui trouve une douloureuse amplification dans

l'indication temporelle contenue en D, dont la perspective est remarquablement élargie. S'il y a répétition lexicale des substantifs «matin/soir», dans le constituant C2 de l'ensemble I bis, l'indication temporelle gagne en précision par la mention de l'horaire du travail. Dans le constituant E1, l'adjectif qualificatif «courbée», mis en relief par son rejet en fin de proposition, fait l'objet d'une répétition lexicale pure en E2, où, flanqué de l'adjectif «souveraine», il est au cœur d'un oxymore d'une grande efficacité, renvoyant, au niveau sémantique, à la «reine en lâche peignoir de pilou» de la structure II. L'ensemble I bis, où le procédé de ressassement est poussé à son paroxysme, par la reprise anaphorique du verbe «travaillait» (six occurrences) se termine par une hyperbate-rallonge significative qui, encore une fois, désigne le père comme un coupable⁶⁴. La conjonction de subordination temporelle marquant la simultanéité, chargée d'introduire les ensembles II et II bis, souligne l'écart entre la lourde peine imposée à la mère et l'allégresse inconsciente des privilégiés. A la disposition alternée de l'ensemble II fait suite la structure concentrique de l'ensemble II bis⁶⁵. S'il y a identité lexicale et syntaxique entre le constituant F4 b) et le F3 b) de l'ensemble précédent, sur le modèle pronom démonstratif + substantif + complément du nom (préposition + substantif), le F4 subit une altération sémantique du fait de la substitution du terme «enfants» par celui de «mignons»: ce mot-pivot, introduit par un adjectif démonstratif de distanciation, est connoté péjorativement, de sorte que le groupe nominal acquiert une fonction dysphorique remarquable. En F5, la périphrase «séraphins veinards» ne présente plus qu'une répétition sémantique avec les constituants précédents: le substantif renvoie au sous-constituant a) «angélique», lui-même réitéré dans l'ensemble II sous forme d'isolexisme par dérivation, tandis que l'adjectif qualificatif reprend le sous-constituant b) «enfant de riches», soulignant la chance des nantis, qui ne s'élèvent au-dessus du commun des mortels que par leur richesse, garantie infaillible de leur sérénité spirituelle. En outre, l'irruption d'un terme appartenant à un registre familier, générateur d'un décrochage du niveau de langue, met l'accent, de façon redondante, sur l'injustice d'une telle élection. Les constituants G présentent une répétition lexicale, celui du verbe «chantaient», qui en G2 et G4 se trouvent expansés d'un C.O.D. chargé de mettre l'accent sur le bonheur de ces enfants protégés, ainsi que sur leur vision idyllique du monde, tournée en ridicule, en G4, par l'énumération ponctuée d'un néologisme à connotation péjorative, le substantif «mignonneries». Le complément circonstanciel de lieu constituant l'élément central H2 présente une légère modulation du groupe nominal par rapport au H1 de l'ensemble I bis: si le groupe substantif + adjectif «écoles chères» se trouve réitéré, la préposition «dans» est répétée sous sa forme synonymique «en», et l'article

(64) «Pour l'analyse de la phrase, la rallonge consiste en principe en une poursuite de celle-là après la clôture syntaxique. [...] Mais la rallonge, par l'effet qu'elle produit, intervient pour nuancer l'étude du mouvement de la phrase; elle s'apparente ainsi à un fait de segmentation. Celui-ci à son tour, étendu sur de vastes ensembles parallèles, rattachables à on ne sait plus très bien quel poste syntaxique précédemment indiqué ou normalement à venir, produit un nouvel effet de déroulement d'amples saccades, si l'on peut dire, comme dans les phrases de Simon et de Cohen» (J. MAZALEYRAT et G. MOLINIÉ, *Vocabulaire de la stylistique*, Paris, PUF, 1989, p. 293).

L'hyperbate-rallonge est considérée par C. Stolz comme l'une des caractéristiques de la phrase de récit chez Cohen. Voir *Esthétique de la phrase (I): le récit*, cit., p. 285.

(65) On retrouve ici cette «combinaison artistique et très serrée de lignes chiasmiques et alternées»

évoquée par Lund dans le chapitre de la loi de changement au centre, à la seule différence que la composition de Cohen implique quatre ensembles, sur le schéma alterné suivant: I structure concentrique + II structure alternée + I bis structure concentrique + II bis structure suivie. Elle comporte donc un ensemble supplémentaire par rapport à l'agencement observé par Lund, qui présentait lui-même deux variantes: «L'une commence avec l'ordre chiasmique, passe à l'ordre alterné au centre et revient alors de nouveau à l'ordre chiasmique, conservant cet ordre jusqu'à ce que soit atteinte la fin du système. L'autre, commençant avec une série de lignes alternées, passe à l'ordre chiasmique au centre; il reprend alors l'ordre alterné original une fois le centre passé, gardant cet ordre jusqu'à ce que le système soit achevé», *Chiasmus in the New Testament*, cité par Meynet (*op. cit.*, p. 145).

partitif «des» se mue en adjectif possessif «leurs». Le H2 fait également l'économie de l'expansion caractérisante du H1, «pleines de fleurs et de bonnes actions», dont le zeugma connote encore une fois de manière dysphorique une charité qui selon Cohen constitue une pure source d'auto-satisfaction, ultime privilège réservé à la classe dirigeante⁶⁶. À noter encore, au niveau de la structure IV dans son entier, d'abord, le contraste entre les verbes «travailler» (I, I bis) et «chanter» (II, II bis), ensuite, l'opposition entre le substantif «pauvreté» de l'ensemble I bis, le substantif «riches» (trois occurrences) et l'adjectif qualificatif «chères» (deux occurrences) dans les ensembles II et II bis. La structure concentrique apparaît, dans cet exemple, comme une architecture particulièrement adaptée à la mise en relief d'un parallèle. Un même tableau fortement contrasté est repris, d'abord, dans le paragraphe suivant, cette fois sous une disposition alternée (I + II) où le lien entre la mère (voir structure II) et la «dame riche» est assuré par la conjonction de subordination «chaque fois que», ensuite, toujours sur un schéma alterné (I + II + I bis + II bis; I + II; I + II), dans les trois paragraphes composant l'inscription du cinq janvier, qui s'ouvre sur la répétition du constituant A2 de l'ensemble I bis de la structure V «ma pauvre mère pauvreté», suivie du groupe verbal «se levait à cinq heures et demie du matin», où se trouve répétée, au prix d'une légère modification, la première indication temporelle du C2. La conjonction de subordination temporelle «cependant que» - chargée d'une valeur adverbiale - qui introduisait les ensembles II et II bis de la structure V fait l'objet d'une répétition lexicale pure pour introduire la description d'une «dame millionnaire» en sa croisière de luxe, reprise isotopique du tableau de l'enfance heureuse et nantie de l'inscription précédente. Dans le deuxième paragraphe, l'opposition entre le travail maternel et l'emploi du temps des jeunes aristocrates est assurée par le connecteur logique «tandis que», répétition synonymique relayant la conjonction «cependant que». Dans le troisième paragraphe, enfin, le lien entre le travail maternel, les «jeunes filles rieuses en leurs splendides parcs allongés» et la «méchante personne pieuse» qui humilia la mère du narrateur, est établi par le comparatif «tout autant que». C'est ici que réapparaît la reduplication asyndétique «travailla, travailla» ainsi que la réitération des verbes «redescendit/remonta», répétitions polyptotiques des formes «travaillait, travaillait» et «redescendait/remontait» qui formaient déjà un leit-motiv obsédant dans les deux paragraphes précédents. Cette reduplication asyndétique, qui reprend en une répétition lexicale pure celle du premier ensemble de l'inscription du 4 janvier (voir structure V), est dotée d'une fonction encadrante évidente et délimite fortement le contenu référentiel des inscriptions du 4 et 5 janvier.

La redondance revêt chez Cohen de multiples formes, et celle qui participe des structures concentriques et chiasmiques est assurément d'un grand intérêt stylistique, ainsi que le démontrent les cinq exemples proposés, qui, comme nous l'avons souligné plus haut, ne constituent qu'un mince échantillon d'un corpus plus vaste englobant la totalité des *Carnets* et comptant près d'une cinquantaine de structures pertinentes. Si l'on peut repérer la plus haute densité de concentrisme dans cette dernière œuvre, cela ne signifie pas qu'il soit absent du versant romanesque; on l'y retrouve en effet dans les passages marqués par les intrusions d'auteur, ainsi qu'en témoigne l'incipit du célèbre chapitre LII de *Belle du Seigneur*, où le vieil homme «seul sur sa banquise» s'adresse aux jeunes amants en des termes empruntés à l'Ecclésiaste⁶⁷. Le concentrisme se fait plus rare sur le versant autobiographique, où le chiasme est par-

(66) Voir la satire des bals de charité dans l'inscription du 26 août - déjà présente dans *Solal* et *Belle du Seigneur* - : «une charité qui n'a jamais ôté une roue à une automobile de riches», *Carnets*, p. 1181.

(67) «Jeunes gens, vous aux crinières échevelées

et aux dents parfaites,
divertissez-vous sur la rive
où toujours l'on s'aime à jamais,
où jamais l'on ne s'aime toujours,
rives où les amants rient et sont immor-
tels...», *Belle du Seigneur*, p. 482.

fois le support de l'auto-dérision, manifestation de ce que Cohen appelle «l'esprit juif destructeur»⁶⁸, alors que les parallélismes binaires y foisonnent, dans une structure de chaînage épousant un principe de relais qui mérite assurément d'être analysé de plus près. La nature de cet héritage biblique nécessite également un éclaircissement: le texte de Cohen témoigne-t-il d'une «imprégnation», consciente ou non, de textes lus et relus, ou bien ces structures que les exégètes ont retrouvées jusque dans le Nouveau Testament⁶⁹ sont-elles le propre de la parole prophétique, dont les répétitions lancinantes seraient à la fois la marque et l'instrument?

LAURENCE AUDÉOUD

(68) «si absurde d'être seul, si seul d'être d'absurde», *O vous frères humains*, p. 1092-1093; «Les juifs aiment les arachides parce que les arachides aiment les juifs», *ibid.*, p. 1091.

(69) R. MEYNET, *op. cit.*, p. 18, souligne le fait que le prologue de Jean détient le record, avec 15 structurations concentriques qui présentent chacune des divergences plus ou moins importantes.